

Filigranes

revue d'écritures

Collectif

DE LA REVUE

Arlette ANAVE
Jeannine ANZIANI
Teresa ASSUDE
Claude BARRÈRE
Chantal BLANC
Christian CASTRY
Monique D'AMORE
Nicole DIGIER
Marie-Claude FOURNIER
Christiane LAPEYRE
Jean-Jacques MAREDI
Michèle MONTE
Agnès PETIT
Marie-Christiane RAYGOT
Françoise SALAMAND-PARKER
Anne-Marie SUIRE

Directeur

DE PUBLICATION
Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER
(Fondatrice † 2013)

FILIGRANES
1, Allée de la Sainte-Baume
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6409)

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

N°95

L'échappée
belle

(Mars 2017)

Prix au numéro : 10 euros
Abonnement 4 numéros : 30 euros

Parution
quadrimestrielle

FILIGRANES - 95 - L'ÉCHAPÉE BELLE



Filigranes

Revue d'écritures

95



Cathy Storzi, Série "L'arbre"

L'échappée
belle

"La matière
de l'écriture"
Vol 3

Filigranes a l'ambition de se mettre en conformité avec la "nouvelle orthographe". Conformément à la décision de l'Académie française, "aucune des deux graphies [ni l'ancienne, ni la nouvelle] ne peuvent être considérées comme fautives.

L'échappée belle

"La matière de l'écriture" Vol.3

FILIGRANES	Éditorial	3
-------------------	-----------	----------

CE QUI ADVIENT

Jean-Charles PAILLET	On construit sa vie	5
Annie CHRISTAU	Passage	6
Claude BARRÈRE	À toute naissance	7
Olivier BLACHE	État second	8
Claude OLLIVE	L'enfer alchimique	9
Dominique DUPRIEZ	Comme toujours	10

BULLES ET BOUILLONS

Valère KALETKA	Il manque	11
Paul FENOULT	Fumées	13
Jeannine ANZIANI	Rien ne se perd...	14
Jean-Jacques MAREDI	Faux départs	16
Hubert BOISSELIER	J'ai choisi l'étendue	18

CURSIVES

"Rendre à l'arbre son écorce..."

Carte blanche à **Cathy Sforzi**. Travail plastique à partir de photos dans l'épaisseur des écorces. **20**

OÙ JE PUISE

Teresa ASSUDE	Saisissements	29
Arlette ANAVE	Lentement, le tram	30
Ferruccio BRUGNARO	Refus de privations	31

Sommaire

Anne-Marie BERNAD	Deux textes	32
Nicole DIGIER	Niklos dans tous ses états	34
Jean-François MARIOTTI	Mal	36
Omar AUGUSTIN	Le village	38

REBONDS

Sylvie PROLONGE	Heureuse, celle qui	39
Damien PAISANT	Nuit blanche	40
Chantal BLANC	Ma boîte de Pandore	41
Annie SKRHAK	Voyage en abîme	42
Irène PHILIPPIN	Les ports des trouble-fêtes	44
Michèle MONTE	L'effraie	45
Françoise SALAMAND-PARKER	Faux sonnet	46
Georges XUEREB	Instants sidéraux	47

VERS LE LARGE

Marie-Noëlle HOPITAL	Le sentiment d'exil	48
Marie-Christiane RAYGOT	Soir	50
Michel NEUMAYER	Cycle	52
Raski BELDJOURI	Partir	54
Xavier LAINÉ	Ne sais d'où s'en viennent	55

*Les graphismes de couverture et CURSIVES sont
de Cathy SFORZI*

Saison
2017 #

Dans le miroirs des mythes

Trois numéros pour renouer avec nos récits fondateurs, leur vigueur narrative, leur puissance émotive, leur folle sagesse. De quelque région du monde, de quelque siècle qu'ils soient, nous savons tous à quel point les mythes nourrissent nos imaginaires, éclairent d'une lumière puissante la palette des émotions et des désirs humains et mettent à mal les rationalités ambiantes.

N°96 "Je peins le passage"

Passage des formes - Métamorphoses, avatars, transmutations - Metis, outis, ruses et stratagèmes - Objets inanimés, avez-vous une âme ? - Masques et bergamasques - Carrosses et citrouilles - Boutons poussoirs et autres visas pour l'inconnu - Metanoïas - Le laboratoire des chimères - Cache-cols et passe-murailles -
Envoi des textes : fin avril 2017

N°97 "Raison(s), déraison(s)"

Pistes à consulter sur le site.
Envoi des textes : fin août 2017

N°98 "Rejouer le monde"

Pistes à consulter sur le site.
Envoi des textes : fin décembre 2017

On construit sa vie
on la reconstruit
quand s'écroule l'édifice
du poids de ce qui fut bleu
et n'est plus

Alors on déblaye
ici et là
malgré la souffrance

Pour quelle clarté ?

On veut croire encore
à l'immensité du jour
au fruit partagé
aux nuits légères
rêves défroissés

Mais qu'en reste-t-il ?

Et l'on serre un peu plus le présent
se surprenant parfois à sourire
Des mots neufs et des rivières
dans la tête

Les deux pieds dans la poussière

* * *

Un présent
fait de tout
et de rien

que tu nommes
sans comprendre

est déjà
en marche

tu ne sais
vers où

J-Ch.P.

Passage

Voici ce que l'on devine de ce qui n'est ni dit, ni tracé.

Voici la recherche d'une impression,
un début de ligne précise,
une envie de pureté.

Il faudrait se contenter d'une tache diffuse,
d'une idée de grandeur, seulement une idée,
la teinte de l'éphémère.

Dehors, la lumière saigne vainement.
On pourrait étouffer le tintement des cloches,
laisser chuchoter les pierres.
Parfois, tout se brouille dans une indicible solitude.
Les oiseaux se fondent alors dans les ruines,
les insectes agressent le souffle du soir.
On voudrait dire pardon à la nature de ne pas avoir
su chercher sa beauté.
On voudrait que le corps s'apaise pour libérer les sens.

Quelle
réalité
est
perceptible ?

Toucher le sol de ses pieds bien plantés là dans la terre,
c'est simple et ce n'est que cela la réalité,
c'est la pesanteur qui fait que l'homme se tient debout.
C'est le passage de l'énergie de création jusqu'à son cerveau.

C'est cet homme qui découvre qu'il est universel
et ouvre ses bras et son âme.
C'est peut-être cet homme-là qui
cherche la paix.

*pour Michel RAJI - Danseur
Performance du 10 janv. 2017*

à toute naissance
EXPIR
ombilicale coupure qui
d'un R E S P I R l'autre
à la musique des mondes
déjà nous relie

« SOUFFLIER »
mis au désert
diaphragme
de velum frémi
aux terrasses du mirage

ô bustier d'étroitesse qui
du désir de l'offrande
s'échancre et
s'auréole
robe bleue

S A B L I E R
d'espace-temps

Pour cette paume de nos mains qui
dans l'ouvert
oriente l'étoile
ce liseron des bras
ensemble délacés

Quand hors sol
le pied
en candeur se dénude
que s'aggrave en raucité
la voix

T R A N S E
sur son orbe
tournoyée

jusqu'à l'étiollement du geste
fleur évanouie

jusqu'au matin des relevailles
jusqu'au

Cl.B. (01/2017)

*1^{ère} partie
ce qui
advient*

État second

Page blanche, debout sur le guidon, Kronos en tête.
Entre le rouge et la nuit, rayon vertical,
regard de lumière éblouissant. En danseuse,
couleur bleu gris, sur la ligne fleur d'encre, goutte de miel.

À la margelle de son puits asséché, il puise
de ses rêves la poésie de mots oubliés,
tire un de ses fils, trace le ruban de sa vie,
dévale le monde en silence, transporté par la foule.

Parti, la tête dans les étoiles, heureux et fou,
les ratures s'effacent dans les ornières du chemin,
sa bille roule et enjambe des kilomètres sans fin,
saute et se raccroche à une idée passagère.

Dans le dernier virage en épingle à cheveux,
Crevé de sa longue échappée, il fit sa chute.
Et c'est dans l'effort que son compagnon de l'ombre
Murmura, essoufflé, au creux de son oreille

*"Plume d'ange envolée vers des sommets invisibles,
feuille séchée arrachée aux branches des temps perdus,
main tendue offerte au vent, espoir en partance,
retiens ton souffle, tu es le lien qui nous unit."*

O.B.

L'enfer alchimique

C'est la pesée de l'âme. Dans le creuset de la vie as-tu contribué à l'invitation au partage, à la porte accueillante ou à la douceur d'un regard affectueux et bienveillant ? Si peu ? Dans la gueule du Léviathan un diabolin va t'engouffrer : "En enfer, Toi qui as sacrifié aux sept péchés capitaux, luxure, vol, égoïsme, orgueil... entre dans l'ancre du feu qui va brûler l'impur !"

Mais l'enfer n'est pas une fin, il dépend de Toi et non pas des Autres comme l'a proclamé l'auteur de *La Nausée* ou *Le diable et le bon dieu*. Cela te demandera du temps, un parcours initiatique.

Alors si tu vas jusqu'au bout du chemin, tu découvriras dans l'angle droit du tympan de Conques un immense chaudron sous un feu ardent, rond comme les goinfres bedonnants qu'un autre diable jette avec un "malin" plaisir.

Épilogue du parcours de l'enfer ou au contraire, plongeons dans le creuset de la mutation ? Têtes de plomb que vous étiez, pourriez-vous en de multiples vies vous transformer, changer d'état, changer de vie ? À l'image des "gardiens du feu" qu'étaient les forgerons alchimiques, d'un métal brut et informe, sous les coups de la masse, une nouvelle forme d'être va s'épanouir, s'offrir à vos yeux. Du sombre, votre regard va s'illuminer d'étincelles incandescentes, vous allez rejoindre l'or de l'étoile scintillante qui vous relie au cosmos, à l'incommensurable, l'inexpliqué. La transcendance va vous proposer une vision autre que le binaire du bien et du mal, de la droite et de la gauche. Une autre dimension, celle de la profondeur, va vous être accessible, du rationnel vous allez vous détacher. Et l'immatériel, la magie des Chamans, des Prophètes, des Sages soufis ou hindous vont vous surprendre. Peut-être vous retrouverez-vous du côté gauche du tympan où tout semble ordre, calme et volupté.

C'est à ce prix que tu accèderas à cette lumière si blanche qui nous est promise, ne crains plus le jugement, pas même le souffle d'une plume ne fera frémir le fléau de la balance. Entre dans la joie, elle t'est acquise.

En Éternité le temps ne compte pas, même pas l'espace d'un instant !

C.O.

1^{ère} partie
ce qui
advient

Comme toujours

Comme toujours, le film de Samuel Janson est superbe. Un véritable petit bijou. On raconte que c'est son fils de quinze ans qui lui a soufflé à l'oreille la scène de la librairie. Samuel a toujours eu une très grande confiance en ses enfants. On sait que déjà, à l'âge de cinq ans, quand son fils ou sa fille, Martino ou Alexandra accompagnaient leur papa sur un plateau, quand une question embarrassante se posait, quand toute l'équipe séchait sur un plan à réaliser, l'un ou l'autre venait souffler un mot à l'oreille de leur père et aussitôt la solution tant recherchée apparaissait comme par enchantement.

Un jour, alors que les deux enfants, âgés d'à peine quinze ans se trouvaient dans une galerie d'art pour un vernissage auquel participaient leurs parents, cela devait être à Vienne ou à Berlin, Martino avait imaginé un bon point de départ pour un livre ou pour un film. Un film oui ! ou un livre ! avait dit Martino, tout excité, tout feu tout flamme ! Vous voyez, avait-il dit à sa sœur et autres adolescents qui se trouvaient là, cela se passerait dans une librairie, une belle librairie, une grande librairie, très moderne, décoration high-tech, avec beaucoup de lumières et des baies vitrées qui donnent sur un grand parc ou un fleuve ; dans cette librairie, il y aurait une rencontre entre des écrivains, ils parleraient de leurs livres, peut-être, il y aurait la télévision, on enregistrerait une émission, ou mieux, ce serait un direct, à une heure de grande écoute, chaque écrivain parlerait de son livre, de l'intrigue, de la quête de ses personnages, et puis, tout à coup, il se passerait quelque chose... Les livres en avaient marre d'être des livres, ils en avaient assez d'être ravalés aux rangs de carton, de papier et de colle, ils en avaient assez que l'on parle d'eux sans jamais rien y comprendre, alors, ils allaient se révolter. Vous voyez, disait Martino, tous les livres seraient étalés sur les tables, tous les invités, une coupe de champagne à la main, et puis, les livres se mettraient à bouger ; au départ, ce serait à peine perceptible, il faudrait vraiment que la caméra s'en rapproche très fort, il y aurait

une abeille, pratiquement invisible, qui les relierait entre eux ; le premier livre, un roman à la couverture rouge commencerait à vibrer légèrement, alors qu'au même moment deux des invités seraient en train de parler de lui, il y aurait chaque fois un plan sur les invités puis un plan sur le livre, les deux premiers invités le dénigreraient ; vous savez bien, soulignait Martino, c'est presque devenu un sport, un exercice physique auquel les intellos s'adonnent avec plaisir dans les cocktails littéraires, ils ont besoin d'un livre sur lequel vider leur sac ; pas de chance, ils ne sauraient pas que le livre est là, juste à quelques centimètres, il les voit, il les entend, le livre devient tout rouge, il va rentrer dans une colère monstre, mais tout seul, il ne peut rien faire, il est trop petit, trop chétif, son auteur lui a donné trop peu de pages, alors grâce à son amie l'abeille, il va demander l'aide des autres livres, et pendant ce temps, l'air de rien, les invités continuent à dénigrer le livre ; l'abeille envoie des messages, elle devient agent de liaison, et puis, progressivement, tous les livres se mettent d'accord, ils repèrent chaque personne de la salle, chaque livre repère un invité qui est en train de le démolir, lui, ou son auteur, alors, à un moment donné, quand l'abeille, en chef d'orchestre, les a tous accordés, ils vont se lever, ils vont sortir de leurs gonds ; les invités continuent à parler, comme si de rien était, ils remplissent leurs verres de champagne, se font des sourires et des grimaces d'invités. Le caméraman fait un gros plan sur la table, d'un seul coup tous les livres, ensemble, montent de deux centimètres, puis quatre, puis cinq, puis dix, ils s'ajustent, les plus forts transmettent leur force aux plus faibles et aux plus petits ; on peut parler d'un front commun des livres ; les invités ne perçoivent toujours rien, puis, c'est le tourbillon, on est en plein automne, les livres s'envolent, les invités s'affolent, les livres, ceux-là mêmes que deux minutes auparavant ils avaient allègrement critiqués, avec le seul but de se rendre intéressants, de briller en société, viennent les frapper à la figure, au front, aux aisselles, aux reins. C'est le déluge, c'est le capharnaüm. Les vitres volent en éclat, les livres continuent à tourbillonner dans toute la ville, ils s'invitent dans les maisons, ils font le tour de toutes les librairies et vont chercher les autres livres.

Ils se mettent en route pour un grand voyage...

D.D.

Il manque

Il manque
à l'élan de ma poésie
quelques longs voyages
à dos décharnés
de zébus placides

Un à deux checks virils
épaule contre épaule
avec un Afro-américain
au sortir d'un bar
de quartier sordide

Il manque aux épaules
de mes prétentions
quelques nuits passées
au milieu de nulle part
couché contre des gens
que je ne comprends pas
mais que j'aime intensément
car ils me font vivre

en sirotant du jazz

Qu'est-ce que j'ai fichu, *mordious* ?

V.K.

Fumées

bouche bée
sous les pales
au bistriste tôt
les pépées étiolées
et poudrées à camées
des allées de gravier
ouatées à souhait
entre une bouteille
et quelques verres
à la dérive
sur le zinc
dans les effluves
de marée grise
aux banquises
de brume épaisse
noyant cul sec
le bruit de fond
des conversations
dans les regards
jetés au plafond

P.F.

**"Rien ne se perd, rien ne se crée,
tout se transforme" ¹**

L'humanité ? Désespérante. Là-bas ? Guerres. Ici ? Douleurs.
Vrais soucis ? Faux problèmes. Pesanteur ? Monotonie.
Et cætera. Et cætera.
Ah ! Que me voilà morose, à contempler d'un œil flapi
le sinistre amoncellement.
Fouler aux pieds ? Brûler ?
P't-être pas une si mauvaise idée, le feu !
Les flammes consomment mais aussi, transforment.
Chauffons donc mon déprimant ramassis, à l'aide d'un
système alambiqué : famille amis les vivants et les morts,
les roses du jardin, musique à donf, folie en brin, tous ceux
qui m'aiment tout ce que j'aime, mots à écrire mots à lire,
et pour finir imaginons LE voyage.
Oh ! Oh ! Voici le méchant tas métamorphosé.
Tendre magie, petit miracle, grand mystère. Tout de même,
devrais réfléchir à cet étonnant abracadabra !

Abracadabra ? Hop ! Un avion, moderne magie. Qui me
transporte au pays où les dieux sont nés, et la philosophie.
À propos, Lavoisier, il n'a fait que transformer la phrase
d'Anaxagore. Car, comme chacun sait, le premier qui a dit :
"Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se
combinent, puis se séparent de nouveau" est ce philosophe
grec présocratique.
Et toc !
Bon, revenons à notre avion, suivi d'un ferry.
Mon esprit exulte.

Même si sa Vénus magnifique, par un tour de passe-passe
culturel... loge désormais, la pauvre, à Paris, moi, ça y est,
j'y suis dans l'île fantasmée. Yep !

C'est qu'il faut vous dire : être une avec ses gènes,
ses origines, son nom, des souvenirs de lumineuses vacances
d'adolescence, s'apparente à une grâce inouïe, proche de
l'absolu.

Avec une taverne bordant la Grande Bleue
Et du bleu sur les portes, du bleu sur les volets
Et du bleu dans le ciel pour palper le soleil qui
Vient sécher les poulpes que l'huile d'olive attend.
Avec la plage perdue tout au bout de la route
Et la route des flots m'invitant à la nage
Et la route où des gens tellement prévenants
Rassurent mon rêve enfin assouvi.

J'ai appuyé sur pause, j'ai oublié les sages,
j'ai oublié les fous.

Et me suis - seulement - laisser - vivre.

J.A.

(1) Antoine Lavoisier

Faux départ (extraits)

14h59. Lazare Glomostro, transpirant, suffoquant, regarde encore sa montre. En fait, ce n'est pas la sienne ; c'est un vieux bijou de femme, un peu noirci et abîmé, qu'il a pris avec l'argent, dans ce même tiroir de la commode, avant de fuir.

15h01. Lazare Glomostro, après avoir longtemps regardé sa montre, lève les yeux sur les marches blanches de la gare Saint-Charles dont la bâtisse et les réverbères renforcent le panache un peu suranné. Une goutte perle à son front sale.

15h02. Lazare Glomostro a levé les yeux sur ce bel édifice marseillais ; il scrute l'horizon irrégulier de cette perspective pyramidale. La goutte a coulé jusqu'à l'extrémité de son nez.

15h08. Lazare Glomostro cherche toujours mais son anxiété augmente pendant que l'aiguille tourne. Sur le cadran, le soleil lance maintenant des reflets aussi éclatants que les dents qui ont sauté tout à l'heure. Lazare se frotte les poings. Il a de plus en plus chaud. Il s'essuie le visage d'un revers de main.

15h09. Lazare Glomostro s'est essuyé le visage. S'il avait son portable, il pourrait appeler. Mais il a perdu l'appareil, sans doute tombé dans la bagarre. La fièvre au bout des doigts, sa main, frottée furtivement sur le vieux jean, remonte jusqu'au blouson pour fouiller dans la poche - non, pas celle où est glissée l'épaisse liasse, l'autre - et finit par saisir le billet ; ça le calme. Il a soif. [...]

15h11. Lazare Glomostro se concentre sur sa relecture. Il en oublie sa soif et sa gêne. Il annonce tout bas : dé-part-mar-seil-le-quinze-heures-trente-ar-rivée-Pa-ri-s-ga-re-de-Lyon-dix-huit-heures-cinquante-trois. Approximativement, c'est bien ce qu'indique le billet ; ça le soulage. Le numéro de wagon n'attire pas son attention. Il respire un grand coup sous le soleil.

15h14. Lazare Glomostro a opté pour la patience, presque apaisé... mais pas trop longtemps. Maria n'arrive pas et ça l'embarrasse, ça l'embarrasse bien plus que la chaleur. Il aurait voulu qu'en se pointant aussi tôt que lui, elle mar-que un empressement au diapason du sien. Dans son for intérieur, il l'insulte. [...]

15h17. Lazare Glomostro s'en veut d'insulter Maria. D'après sa montre, elle n'est pas vraiment en retard. D'ailleurs cette montre, il va la lui offrir.

Trop de questions l'agitent. Il trouve à présent plein d'excuses et de circonstances atténuantes pour ne pas conclure aussi vite à la trahison de Maria.

15h18. Lazare Glomostro ne veut pas conclure aussi vite. Il s'insulte lui-même. Peut-être Maria l'attend-elle déjà sur le quai ? Peut-être se sont-ils ratés ? Peut-être doit-il s'éloigner du lieu trop précis du rendez-vous ? Il se dirige vers l'entrée de la gare.

Lazare Glomostro est entré dans la gare. Il y fait plus frais. Divers effluves enflent ses narines. Un message inaudible sort des haut-parleurs, flotte autour des chiffres vermeils d'un grand écran noir. Lazare Glomostro n'a pas réalisé qu'il s'agit bien d'une horloge. Il n'a même pas capté qu'elle affiche enfin 15h20. Quelques voyageurs se pressent vers le train dans lequel il pourrait monter. [...]

Lazare Glomostro se laisse bousculer. Il ne voit pas Maria. Toujours pas. Il se sent abandonné. Lazare Glomostro lance un œil à sa montre : 15h21. La fraîcheur s'estompe. Il sue. Il pue. Il a soif. Lazare Glomostro hésite. Il cherche encore dans la foule. Dans le brouhaha, percent des cris de joie et des plaisanteries qui l'indignent. Il croit entendre les dernières moqueries de sa victime : "Refaire ta vie ? Avec une fille comme ça ? Mais tu divagues, mon pauvre Laz ! Elle ? Vouloir de toi ? Ah, ah, ah !"

Lazare Glomostro s'excite. Les éclats de voix, même de loin, ravivent cet odieux persiflage. Les regards qu'il croise lui semblent narquois. La colère re-monte, encore plus forte, comme un flot tumultueux qui l'emporte. "Tais-toi, tais-toi, Maman, ou je t'éclate la bouche !" Des gens se retournent, intrigués. Il a honte. C'est sorti d'un coup. Brusquement.

Lazare Glomostro a gueulé comme ça. Puis il se tait, paniqué, presque anéanti. Son cœur bat trop fort. En plein délire, il détache sa montre, la jette par terre et la piétine frénétiquement. À peine s'il remarque les éclaboussures dont le rouge sombre souille ses baskets. L'écran numérique affiche 15h25. On lui tape sur l'épaule.

17h31. Lazare Glomostro quitte la gare sans résistance, tête basse, les mains derrière le dos, menotté, encadré par deux flics en civils. Maria Clémenti a vu toute la scène, cachée derrière un pilier. Lazare lui avait écrit ce texto : "Je tan pri. Part avec moi demain. Je t'aime. Pr toi, je turai père é mère."

J'ai choisi l'étendue

J'ai choisi l'étendue
Tout m'engage au départ
Je regarde ailleurs je vois autrement
J'emprunte un chemin
Avant de tourner le dos à la perspective qu'il offrait
Le monde et ses ajustements incessants
Me fait son complice
Son agent

J'ai choisi la digression
Pour devenir autrement

*L'étendue de ma digression est un espace
Sans repères
Privé des pôles qui font les attirances
Des bornes qui font les perspectives
Des mots qui font les certitudes*

Je me suis prononcé pour la fugue
J'ai des bras et des jambes pour m'étendre me déployer

*Échapper à ce centre noué
Douloureusement
Ce corps au dedans de mon corps
Qui s'engloutit en lui-même
Qui m'absorbe la plupart du temps*

J'ai une voix
Pour conquérir les marges
Puis
Il reste bien des raisons de s'enivrer
Des matières à saisir
Des jours à venir

J'ai choisi de m'essayer à la différence
Aux nuances qui naissent de mots irréconciliables
La dissemblance de l'instant qui point
Une ride encore
Vient enrichir mon vocabulaire

Si je parle d'inertie
De renoncement
De retour au point de mon départ
Répondez-moi par l'espace qu'il me reste à éprendre
Montrez-moi comment me relever
Apprenez-moi à marcher

*Arrachez la langue des raisonneurs
Des coupeurs de souffles
Empêchez les voix des éreinteurs
De nous rompre les tendons*

J'ai choisi l'étendue
Tout m'engage à partir
Voir autrement
D'ailleurs
À parler sans cesse
De travers

H.L.B.

CURSIVES

cursif, ive :

adj. 1792 ;

coursif ; 1532 ;

latin médiéval *cursivus*,

de *currere*,

courir.

I. Qui est tracé

à la main

courante.

"On appelle

cursive toute écriture

représentant

une forme

rapide d'une écriture

plus lente". (M. Cohen),

Lettres

cursives.

Subst. La *cursive*.

V. Anglaise.

Écrire

en *cursive*.

II. Fig. V.

Bref, rapide.

Style *cursif*.

(Le Petit

Robert).

cursives



cursif, ive : adj. 1792, *coursif*, 1532, latin médiéval *cursivus*, de *currere*, *courir*. I. Qui est tracé à main courante. "On appelle *cursive* toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente" (M. Cohen). Lettres *cursives*. Subst. La *cursive*. V. Anglaise. Écrire en *cursive*. 2. Fig. V. Bref, rapide. Style *cursif*. Le Petit Robert.

"Rendre à l'arbre son écorce..."

Carte blanche à
Cathy Sforzi
plasticienne

Après avoir photographié les arbres pour leur beauté ou pour leur étrangeté ; après avoir cherché plastiquement leur secret derrière les couches de peinture, dans l'épaisseur des écorces, travaillées comme un palimpseste ; après avoir décelé d'étranges formes humaines ou animales dans ces mêmes écorces, le projet de **Cathy Sforzi** pour **Filigranes**, utilisant les outils informatiques, a été de retrouver, d'accentuer, de créer le parallèle entre la lutte pour la vie de l'être humain et la lutte pour la survie de l'arbre.



**Des attentes, les siennes, celle des autres.
Un objectif, le sien, celui des autres.**

Interroger sa pratique, pour offrir la coïncidence.
Créer la surprise, l'inattendu, l'insolite, sans perdre
sa recherche.

Retrouver le regard de l'enfance, sa curiosité, sa
capacité à recréer, modifier, transformer, inventer,
tâtonner pour faire et refaire sans cesse.

Créer ce va et vient permanent nécessaire entre le
réel tangible, la construction plastique, l'imaginaire
individuel et collectif.

Pouvoir relier son regard à celui de l'autre, au contexte
social, politique, philosophique, symbolique, créateur.

Ouvrir des dialogues, des possibles.

Accidents de vie ou accidents de la vie

Combien de déchirures, de boursoufflures, de colonisations ont raconté ton parcours, arbre ?



Les écorces s'éclatent



Papiers glacés des souvenirs
Vous ne vous doutiez pas de
votre devenir

Carrés piquants

Sarabande



Inversion

Déplacement

Rythme

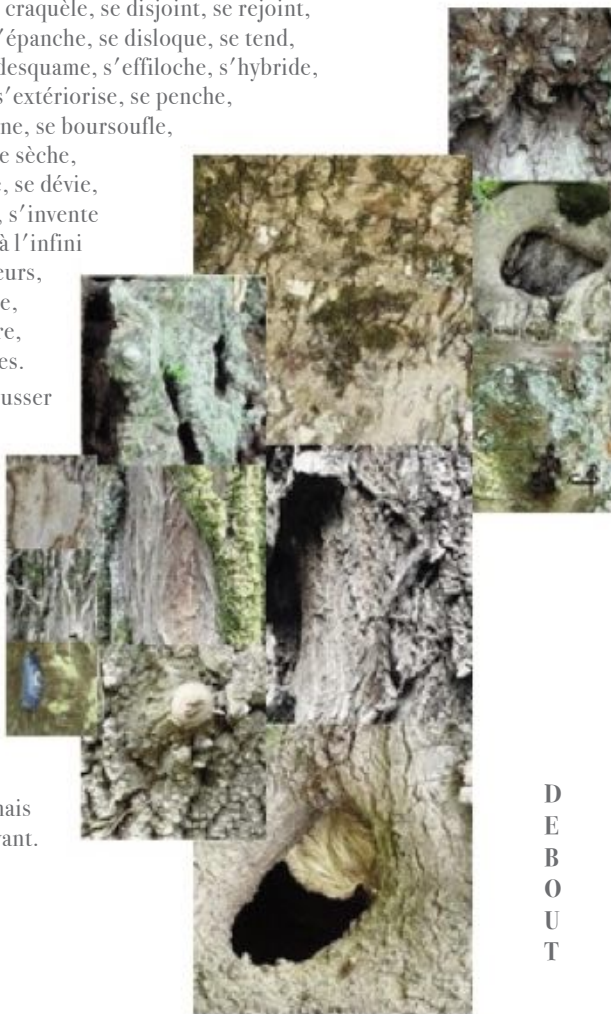


Au bout du tunnel

Déceler des personnages qui font corps
qui se mêlent, qui s'éloignent, s'associent,
se dissocient, se confondent, créent un nouveau
monde relié au réel par son propre imaginaire

Arbre aux mille accidents qui refuse de croître ou ne peut le faire
 selon les normes de l'espèce, qui se bat, se tord,
 se gerce, se craquèle, se disjoint, se rejoint,
 s'ébroue, s'épanche, se disloque, se tend,
 se fend, se desquame, s'effiloche, s'hybride,
 s'associe, s'extériorise, se penche,
 se moignonne, se boursoufle,
 se creuse, se sèche,
 se revitalise, se dévie,
 se poursuit, s'invente
 sans cesse, à l'infini
 de ses couleurs,
 de sa texture,
 de sa matière,
 de ses formes.

Désir de pousser
 non sans
 péril
 pour
 mieux
 se retrou
 ver, victo
 rieux de
 sa nature,
 multiple
 de lui
 même,
 différent
 des autres
 soi-même mais
 toujours vivant.



D
E
B
O
U
T

Fuite en avant
Cadres dans le cadre
à recadrer
Hors cadre, hors circuit

Fuite en avant
Immigrés dans le cadre
capturés
hors cadre, au péril de leur vie



Fuite en avant

S é p a r a t i o n



Aggripés,
les grimpeurs tendus
s'extirpent
s'extraient
s'émancipent.
Liberté.



Tout arbre est intéressant par sa structure, ses variétés de formes, de couleurs, de feuilles, d'écorces, des racines. Tout aussi intéressant, le type de milieu dans lequel il vit, croît, s'épanouit, ou meurt.

Mais aussi tout ce qui contrarie son évolution, et à cause de quoi il va réagir pour continuer à vivre. Sa structure va se modifier, se dévier, se tordre. Son écorce va se boursouffler, se rompre, s'écarter, se fissurer, desquamer, se charger de sillons, d'épines pour se protéger, de cicatrices etc.

Les racines vont courir soit à l'horizontale, soit en profondeur, soit de manière aérienne, selon les besoins.

Une espèce d'arbre ne produit jamais le même arbre, malgré les points de base communs.

Les artistes se sont intéressés souvent aux arbres durant les différentes périodes artistiques : beaucoup dans les paysages pour rendre compte d'un lieu de vie, ou d'une émotion particulière chez les Romantiques par exemple.

Piet Mondrian a utilisé la structure de l'arbre pour aboutir à l'abstraction.

Guiseppe Penone a utilisé des installations issues des arbres renversant le rôle des racines et de la pesanteur de l'arbre pour donner une impression de légèreté surréaliste.

Michel Brand a utilisé la branche de l'arbre détournée de son chemin direct, l'a brûlée pour en faire une sculpture aérienne lisse.

Cédric Pollet a référencé des centaines d'arbres du monde entier mettant l'accent sur les beautés des créations de la nature, graphiques, picturales et étonnantes.

Tout est lié au regard que l'on porte sur les choses.

Après avoir fait des essais en peinture sur les épaisseurs des écorces, sur le monde qui existe derrière ce qui est apparent, par couches successives comme un palimpseste, j'ai choisi pour **Filigranes** de travailler sur le parallèle entre la vie de l'être humain et les accidents de l'arbre.

Humaniser l'arbre dans lequel je voyais déjà des formes humaines dans les écorces et commencer à raconter une histoire de l'humain sans négliger un côté construit.

C.S

Saisissements

Tu puises ta force au creux des grottes marines
Miroirs du fond, l'autre face de la terre
Frémissements

Tu cherches les ancêtres, ceux qui ont pris le temps
d'explorer nos tréfonds
Bestiaires de l'ombre aux lignes épurées

Tu te faufiles entre ces pierres gravées
Bisons, mammouths, ours, chevaux
Reflets argentés et lignes de partage

Tu trouves le chemin éclairé
Sources de silence
Frissonnements

Tu devines la gravité des corps
Les gestes inaccomplis, les traces effacées
Jaillissements

Éclats de lumière
Le jour brise la nuit et l'accomplit
Les oiseaux migrateurs dans leur envol
Déchirent l'espace
Arrachés à la terre, les mots insaisissables
S'élançant au-delà des murs

T.A.

Lentement, le tram
Fraye son rêve de pelouse
Dans le béton

Ajusté au pas de l'homme
Il est d'emblée dans l'habitude
Généreux dans ses rendez-vous

Inutile de se dépêcher,
Un autre le suit de près
Quelques minutes seulement

Il ne ment pas, c'est vrai,
Il s'adapte au pas de chacun
Lui rend sa ville.

Comment est-il réapparu ?
Qui a décidé qu'il reprendrait
Ses vieilles routes ?

Son bonhomme de chemin
Fait résonner la Canebière
De petites clochettes

Il offre la campagne à qui l'a perdue
Fait la pige à la vitesse
Avec ses rails rien que pour lui.

Il dégrise sans violence
Brouille les codes
Impose sa loi

La grâce est maîtresse du consensus
Près de lui le feu semble toujours vert
Il a son rouge à lui

Le bruler est ridicule, jamais insultant
Mais ridicule
On ne double pas un tram

C'est un travailleur tranquille
Il a la force du collectif

Chemin faisant
Toujours à la recherche d'un lieu pour m'accueillir
Je me suis juré que je ne m'éloignerais plus
De lui

A.A (Janvier 2017)

Refus des privatisations

*Non toccate l'acqua
non toccate
la sua luce*

Ne touchez pas à l'eau
ne touchez pas
à sa lumière.

*Non vi basta
cio che già
vi siete presi
con violenza*

Vous n'avez pas assez
de ce que déjà
vous vous êtes pris
avec violence.

*Non vi soddisfano ancora
gli sfregi
mostruosi
brutali
inferti a la terra*

Vous ne vous satisfaites pas encore
des balafres
monstrueuses
brutales
infligées à la terre.

*I popoli sono stanci
delle vostre scorrerie
delle vostre barbarie
delle vostre infamie*

Les peuples sont las
de vos incursions
de vos barbaries
de vos infamies.

Tenez vos
sales mains
les infinis mensonges
loin des sources
loin des fleuves.

*La notte è lunga e profonda
non si vede giorno*

La nuit est longue et profonde
l'on ne voit pas le jour.

Grand est
votre sale insatiable
égoïsme
votre délirante
volonté de domination
de terreur.

*La nostra sete d'amore
puo esplodere
da un momento
all'latro*

Notre soif d'amour
peut exploser
d'un moment
à l'autre.

*Non mette piede là
dove sgorga la vita
non toccata le fonti
del sogno*

Ne mettez pas les pieds là
où jaillit la vie
ne touchez pas aux sources
du rêve.

*3^{ème} partie
F.B. où je puise*

Traduction de Béatrice GAU

L'homme heureux
peut marcher
poursuivre son chemin
de lande
ou la crevasse extrême
d'un rêve

l'horizon déchiré
brulera ses dentelles
il doit revenir
ramper vers les racines

être vivant
dans une frondaison
où se serre
l'espoir

Visage

inconscience écrasée
dans la fièvre
d'une respiration lourde

Comment s'évaporer
s'arrêter
surseoir à la finitude
au dernier sursaut
au bras mité de sang
à la main qui palpite

Un feu d'électronique
affole le silence
la ligne droite du passage
s'installe
dans le calme lourd
du présent déjanté
derrière les paupières
l'œil fixe le regard

C'est le grand large

A-M.B.

*3^{ème} partie
où je puise*

Nickos dans tous ses états.... (6.2016)

Mystérieuse aventure de l'être,
mystérieuse aventure des lettres,
des voyelles et des consonnes.
Entre mes doigts, un stylo.
J'écris des mots.
Plaisir charnel, jouissif.
Je goûte, de mon âme, l'air vif.

Oui, je l'avoue,
je suis addict à la page blanche,
à l'encre bleue qui en prend possession.

Lors de mon dernier séjour en prison,
je fus privé de lecture, d'écriture.
J'en ai perdu la raison.
Quand j'ai purgé ma peine,
stylo et feuille blanche
m'attendaient à la sortie.

Oui, je l'avoue, j'ai une dépendance
à mon amante, l'écriture¹.

Le temps passe... (6.1.2017)

Je me réveille
l'esprit neuf,
les yeux lavés du sommeil.
Je sors du monde des mystères.
Quelle heure est-il ? Peu importe.

Je me suis couché à 6 heures du matin.
Pourquoi 6 heures ?
Je ne sais pas.
Je suis dans le temps et hors du temps,
j'apprends seulement l'écoute intuitive du corps,
j'obéis.
Si je fais la sourde oreille...
il se transforme en guerrier,
exige son dû,
se sert de moi comme d'un punching-ball.
Il ne lésine pas le bougre !
joue avec mes os en toute volupté
trouve toujours un coin à explorer
ne sachant plus quoi inventer !
J'obéis, aujourd'hui je sais qu'il est mon ami.
Je l'écoute.
Il m'initie au goût du monde.
C'est un bon prof
pour ceux qui, comme moi, ont la tête dure !

N.D

(1) "Oui, je l'avoue, j'ai une fidèle dépendance à mon amante l'écriture", K.G. Dürkheim, *Le corps, ce champ où l'être œuvre en secret*.

Mal comme ho oui oui mal comme
de disparaître des hommes
Mal comme
Oui mal comme
Brûler ses yeux sur la lumière
Et tout au bout du jour
Quand il décline
Quand moi je me ranime
Tu ne deviens plus
Qu'une vapeur diurne
L'anneau de saturne
Qui me tourne, tourne autour

Personne, non non personne
Ne prend jamais plus, la place de personne
Pas plus qu'ici le souvenir
Ne la laisse au mauvais
Et si le temps m'offrait
L'aumône de lui-même
Je l'utiliserai
Encore et bien fait
À aimer ce que tu es
À aimer ce que je suis, en somme
Aimer ce que nous sommes

Aimer

Tout au bout du jour
Quand il décline
Quand moi je me ranime
Tu ne deviens plus
Qu'une vapeur diurne
L'anneau de saturne
Qui me tourne, tourne autour

Et si le temps m'offrait
L'aumône de lui-même
Je l'utiliserai
Encore et bien fait
À aimer ce que tu es,
à aimer ce que je suis
En somme, aimer ce que nous sommes,

Tu avais dans les yeux
Toute l'émotion
Quand tu lisais Artaud
Quand tu relisais Antonin Artaud
Tu avais pour moi un regard sublime
Mais un regard au bord de l'abîme.

F-F.M.

Le village de Ighraiane. Un geste historique d'avoir fait une maison de jeunes qui prend le nom de Sadki Omar. Je suis très heureux du prénom Omar que ma famille, mes mère, père, grand-mère, m'ont donné. Le prénom de mon oncle. Merci pour le village. J'ai senti avant ça quelque chose. Le 10 octobre j'ai fait un poème : *Hommage à ma grand-mère*. Et à mon oncle Omar mort à 19 ans. Mort pour l'Algérie. Mon oncle Omar est vivant, est revenu, l'ange, ma grand-mère est heureuse, elle est en paradis.

Rabi akyarham rabi. Ada. Louanes. Khalwi.
Un ange est parti.
Asagi. Ighavaghe. Yiwane.
Yathri.
Adhyali. Sigani. Adhikba.
Widhake. Irohane.
Athidmagrane. Irkali.
Dhisliman Ayem Dhalhalnawi.
Jhourare. Dhachna.
Ibani.
Oula dhalhadje alaaka adhyili.
Ansane, dhigani.
Thafathe tiyiri
Ithrane. Dhalghachi.
Thighgrathine. Adhyora ake dhahnifa
Rabi akyame. A cheikh khaloui
Thayri. Adhlaymala. Ayaguayli
Achnane. Dhanif. Thiroudjya.

Après avoir écrit ce poème, *Hommage à ma grand-mère*, j'ai fait un rêve et un cauchemar, c'était comme si je perdais une dent. J'ai crié fort et quelqu'un, oui, est venu : ma grand-mère. J'ai crié trois fois en l'appelant et le cauchemar est parti. J'ai bien dormi jusqu'à dix heures du matin.

O.A.

Heureuse celle qui...

Heureuse celle qui se met à sa table d'observation
Et recueille les vies des hommes en vadrouille
Les désarrois au débarcadère
Où passer la première nuit ?

Heureuse celle qui indique à mi-voix
D'un geste léger les directions incroyables
Aux nouveaux Atlas qui arrivent
Où porter le sac à dos ?

Et qui fera trembler les chemises sur les épaules
Quand on change le linge du voyage
En regardant par la fenêtre le temps qu'il fait

Qui refermera la porte en disant
Tout va-t-il bien
Tu l'as encore échappé belle ?

S.P.

Nuit blanche

Plus rien ne scintille
Dans ses yeux,
C'est un soir de brouillard
Au visage masqué
Qui dissimule ses étoiles
Derrière une fumée rouge ;
Le ciel fait ressortir
Des éclairs de colère,
Ses veines gonflent
Jusqu'à l'éclatement de la foudre
Sur un chêne à bout de forces ;
Rien ne dort
À part le spectre
Du mort
Qui m'a donné vie ;
Il est temps de rallumer
Le flambeau de mes rêves,
À nouveau
Le phénix pourra se réveiller.

D.P.

Ma boîte de Pandore

J'ai les nerfs en pelote depuis que je n'arrive plus à écrire mes soleils et mes lunes, mes étoiles et mes nuages.

Alors, j'ai déposé ma valise et me suis assise sur les premières marches du grand escalier de la gare, et j'ai regardé les voyageurs et les passants, les travailleurs et les errants.... Il y avait des grands et des petits, des malingres et des obèses, des blancs et des noirs, des tristes et des joyeux. Et partout, des parents qui captaient dans leur boîte à photos des bonshommes rouges avec une barbe blanche à côté de leur petit enfant.

J'ai les nerfs en boule lorsque je pense que nombre d'enfants d'ici vont être submergés de jouets et d'électronique alors que tant d'autres ne mangeront pas à leur faim, et beaucoup d'entre eux finiront par mourir petits. J'ai pourtant écrit (il y a longtemps) au Président de la République, aux Maires, aux parents, aux ingénieurs etc. Je n'ai pas écrit aux Assurances et encore moins aux Banques, je crois que chiens, chats et autres animaux ont davantage de cœur que ceux-là ! J'ai écrit au Pape, et envoyé des rêves aux enfants, le Pape a parlé à la planète et certains enfants offrent leurs sourires, et parfois un de leurs jouets pour de plus pauvres qu'eux. Mais je ne vois ni ne sens aucun déclic chez la majorité des gens qui perpétuent une habitude récente de donner le maximum de plaisirs à leur progéniture.

J'ai les nerfs tout noués lorsque je réalise les montagnes de déchets à venir, la soif intarissable des enfants gâtés qui attendent toujours plus de nouveautés et bientôt leur lassitude, leur éparpillement et leur frustration dès le premier manque... Alors, avant de prendre mes cliques et mes claques, clic, clac, je vais ouvrir ma valise et délivrer les réserves de bon sens que m'ont offert les humbles, avec en supplément toute mon espérance en l'humanité. Cette espérance, restée au fond de la boîte de Pandore depuis que tous les maux s'en étaient échappés, pourrait être le moteur de nouveaux comportements. Lors d'un voyage par-delà les jours et les mers, je l'ai reçue des mains du dernier grand sage alors que je n'étais plus que brouillard. Me savoir porteur de cette force a suffi pour que le brouillard devienne brume, puis celle-ci devint sèche.

Clic, clac, le déclic du couvercle vaincu, j'ouvre et ferme les yeux, je sens trois larmes couler... c'est l'émotion, bientôt cette rosée qui s'échappe deviendra brume et rejoindra les mille et mille gouttelettes des nuages... Je n'ai plus besoin de cette espérance offerte, je sais où je vais, je laisse ma valise, elle servira à d'autres. Sans nœud, sans boule ni pelote, je pars... clic...clac...clic...

4^{ème} partie
rebonds...

Ch.B.

Voyage en abîme

Sa vie s'était perdue dans les profondeurs glauques et noires d'un malaise imprévu.

D'un coup, tout était devenu flou. À l'entour, la poussière d'un tremblement de terre s'enroulait en spirale, noyée d'absence et de désespoir. Il ne trouvait plus son chemin sur la terre ocre abasourdie de soleil. Au milieu des buissons rabougris, il avait perdu ses repères. Sa tête était lourde. Il fit demi-tour vers les maisons en torchis. Il se sentait voguer dans la chaleur étouffante, sans pouvoir fixer ses idées. Sans savoir comment, il réussit à gagner l'auberge et la pénombre de la chambre. Les volets étaient clos sur le décor colonial classique. Il s'allongea entre deux eaux.

La sensation d'étouffer avait continué tout au long du voyage. À São Paulo, elle s'était accentuée dans la pesanteur des tours de béton, l'absence d'arbres et le trafic intense. Il était comme disloqué, en proie à un magma intérieur qui le détruisait. Le naufrage avait atteint son paroxysme quand il s'était retrouvé aux chutes d'Iguaçu. L'écume bondissante grondait magnifiquement insoumise dans le soleil. Tout autour, la brume s'effilochait sur les rochers et retombait sur ses épaules. Il se sentait absorbé par l'eau avec la peur d'être englouti.

De retour en France, il avait toujours l'impression d'être dans le brouillard. Au réveil, une charge énorme s'attachait aux objets les plus simples, qui souvent lui semblaient inconnus. Il lui fallait retrouver leur usage, renouer le fil du quotidien. Il le reconstruisait avec peine et perdait un temps infini à chercher ses affaires dans un tâtonnement angoissé ou rageur selon les moments. Cette lutte incessante l'épuisait. Il se trouvait souvent au bord d'un précipice dont il ne voyait pas l'issue.

Son écriture, déjà entrechoquée, était devenue tremblante, mutilée par les sauts forcés d'une pensée en déshérence. Il lisait sans enregistrer les mots. Il revenait en arrière et les phrases se disloquaient à nouveau. Il se sentait dépossédé des histoires qui autrefois enchantaient son imagination. Il survivait, incapable d'un projet.

La tête vide, il continuait à déambuler comme si de rien n'était. L'anxiété ne l'empêchait pas d'avancer. Face à cette dés-espérance, il était dans l'attente, l'instant suffisait à l'instant. Il se dédommageait de l'avenir par des tâtonnements au présent.

Un beau jour, il se dit qu'il retrouvait les sensations d'une course en montagne. C'était comme s'il s'arque-boutait dans la montée, un pas après l'autre. Il dosait ses efforts, attentif à franchir chaque étape. Il essayait d'endiguer les incertitudes qui le bouscuaient sans cesse. Il construisait pierre à pierre un garde-fou qui lui permette de regagner le courant de sa vie.

Petit à petit, avec des sauts de puce et quelques fois des fulgurances, le quotidien avait repris sa place. Les mots avaient retrouvé leur parfum. L'odeur du genêt, perdue depuis longtemps, était redevenue familière et s'était remise à embaumer le printemps. Le ciel s'était paré à nouveau de la couleur intense de l'azur. Les fleurs avaient recommencé à saupoudrer les massifs du jardin. Il avait redécouvert la lumière cristalline du matin. Ses rêves revenaient en cohorte. Avec le vent, ils s'entrelaçaient à la nuit et continuaient leur course.

Il retrouvait peu à peu une partie de lui qui s'était perdue dans le naufrage d'un cœur qui battait la chamade. Avec la joie d'un évadé, il revenait d'un voyage en abîme. Émergeant d'une longue absence.

Enthousiaste comme un chaton qui se mettrait à jouer dans un champ de blé, il remontait doucement à la surface d'un possible avenir.

A.S.

*4^{ème} partie
rebonds...*

Le port des trouble-fêtes

Je me suis échappée du port des trouble-fêtes
Pour m'en aller au loin là où les cœurs se brisent
Et j'ai abandonné les fracas de ma tête
La tristesse troublée des larmes indécises

J'ai parcouru le vent la pluie et les nuages
Le soleil était là pour réveiller mon âme
Je me suis allongée affolée sur la plage
Ma tendre nudité rêvant mon corps de femme

Et je me suis perdue cela était certain !
Dans des lieux ignorant les rêves de nos yeux
Et désarticulée le corps comme un pantin
Je m'évanouissais éblouie par les cieux

Ces terribles contrées où j'ai franchi le mal
De peur de retrouver la mer le vent le port
Les trouble-fêtes aigris qui plongeaient en un rôle
Dans le gouffre abyssal éclairé par l'aurore...

Et pour me dérober à l'instable remords
Nue et désespérée je recherchais le lien
Qui tenait refoulés l'esprit et le décor
De cette scène obscure où j'espérais le Bien

Je me suis évadée loin de ce port coupable
Où tombent dans la mer les aveux de l'oubli
Qui confortablement vérité impalpable
Annoncent d'un regard les secrets de mes nuits...

I.P.

L'effraie

L'effraie passe en froufroutant tout près de nous. Le battement feutré de ses grandes ailes blanches est comme un chuchotis de la nuit, un mot de passe pour entrer sans peur dans le royaume des ombres empli de cris et de silences.

Dans l'espace ouvert de la nuit, on marche à bottes de sept lieues. Un seul pas nous sépare de ces jours lointains : le monde merveilleux et terrible était si près qu'on le sentait nous frôler, nous envahir, nous submerger. Eau glacée, comme un anneau autour des chevilles, aiguilles de pin piquantes et parfumées, odeurs violentes des cistes recuits de chaleur.

Dans l'espace ouvert de la nuit, remontent à la mémoire les étés où les gouttes de lumière en suspension dans l'air devenaient cristaux de sel pour nos paupières mal protégées. Étincellement douloureux, mais dont l'éclat apaisait notre soif.

Dans l'espace ouvert de la nuit, le souvenir de la lumière passe comme une caresse sur nos yeux écarquillés. La grande effraie nous touche de ses ailes et tourne vers nous sa face aussi ronde que la lune énorme à l'horizon. Nous avons tourné à tâtons la poignée, la porte du jardin tourne, elle aussi, en grinçant. Il faut juste faire un pas et fermer les yeux pour que coule jusqu'à nous le lait de l'enfance dans les veines de la nuit. Fermer les yeux pour que viennent jusqu'à nous l'haleine chaude des ombres protectrices, leur douce odeur d'humus et de jasmin.

M.M.

Faux sonnet

Tarmac où le désir de s'enfuir va fuyant
Rêves d'ailleurs enfouis au plus loin de l'enfance
Au moment de partir quand le pied hésitant
Insiste pour rester mais veut choisir l'errance
Ne regarde plus rien ni devant ni derrière

Trace des souvenirs qui lents se désagrègent
Rythme las de l'oubli vers de nouveaux départs
Avenir incertain de temps de vent de neige
Impossible envolée vers des songes épars
Nul ne sait qui s'en va s'il ne va en arrière

Vagues houle magique où le regard se noie
Ombre de ce qui fut vertige de l'attente
Le grand oiseau de fer se prépare à l'envol

Vulgaire tarmac brun où les jambes festoient
Ouverture des portes trop impatientes
Le voyage est en creux de la vie ras du sol

F.S-P février 2017

Instants sidéraux

La matière est ce haut le cœur du réel
L'infini cette patience de l'univers
Où la voie lactée étale sa blancheur sidérante
Et Hubble n'a toujours pas aperçu le Créateur pourtant Dieu sait
qu'il ouvre grand ses yeux !
Dans les méandres de l'univers loin des soleils
Planètes désertes astéroïdes valsent
Et observent la planète bleue.
Que se passe-t-il tout là haut il faudrait aller y voir
Perchés sur nos aéronefs à décollage vertical !
Y aurait-il une économie de Marché
Sur la planète X dans la galaxie Z
À trois milliards d'années lumière de Wall Street
Mondialisation, dit-on, peut être même intergalactisation.
Et les taux d'intérêts que deviennent-ils sur X dans Z ?
L'univers est en expansion, les Marchés aussi
Serait-ce une fatalité, un hasard ou une nécessité !
L'énergie la masse - l'atome la matière - le temps l'espace.
L'Univers aurait-il un inconscient
Avec le Big Bang comme trauma
Et le retour du refoulé ?
Uranium 235 : 92 protons et 143 neutrons.
L'énergie est égale à la masse par la vitesse de la lumière au carré.
Hiroshima - fusion - Nagasaki !
Et s'il n'y avait rien plutôt que quelque chose
Ô le vide sans rien autour.
Ni haut ni bas ni gauche ni droite pas même un centre.
Des abîmes sans bords.
Des trous noirs sans trous.
Pas de gravitation de Toumaï, de Lucie.
Pas de *Genou de Claire*, d'*Antigone* ou de *Nuit chez Maud*.
Pas la moindre entropie
Ni ciel ni horizon ni sentiment océanique
Impensable et impensé
Pas même les mots pour le dire.

R I E N

G.X.

Le sentiment d'exil

Enfant penchée sur mon livre de géographie, dans un village normand, je rêvais à Tahiti, cette île bienheureuse, "pays de l'éternel printemps", mais les essais nucléaires sur des eaux nommées pacifiques douchèrent plus tard mon enthousiasme.

"Des végétations extravagantes s'enchevêtraient à l'ombre, ruisselantes, trempées par un déluge perpétuel ; le long des parois verticales et noires, s'accrochaient des lianes, des fougères arborescentes, des mousses et des capillaires exquises. L'eau de la cascade, émiettée, pulvérisée par sa chute, arrivait en pluie torrentielle, en masse échevelée et furieuse. [...] Des arbres séculaires dressaient autour de nous leurs troncs humides, verdâtres, polis comme d'énormes piliers de marbre [...] en montant encore, nous trouvâmes des buissons de rosiers, des fouillis de rosiers en fleurs. Les roses du Bengale de toutes les nuances s'épanouissaient là-haut avec une singulière profusion et, à terre dans la mousse, c'étaient des tapis odorants de petites fraises des bois ; on eût dit des jardins enchantés."

En lisant *Le mariage* de Loti daté de Juin 1878, j'ai mesuré combien l'auteur, fasciné par ces lointaines contrées, en donnait déjà une vision nostalgique, celle d'un paradis perdu dès l'intrusion des hordes occidentales qui s'acharnèrent si sauvagement à "civiliser" les autochtones en apportant l'argent, l'alcool et la prostitution. La petite amie de Loti, triste de voir partir son bel officier, mourut très jeune de tuberculose, piégée dans une île transformée en gigantesque lupanar.

Mais il y avait des îles plus proches de la Normandie ; le tunnel sous la Manche n’existait pas encore, la traversée se faisait donc sur la mer. La côte anglaise ressemblait à s’y méprendre à nos propres côtes, comme si une épée géante avait cassé en deux un corps naguère soudé. Je découvris Jersey, puis la petite Seigneurie de Serk, bonbonnière luxueuse et fleurie qu’une espèce de fée avait figée dans une confortable féodalité d’un coup de baguette magique. Point de voitures mais des calèches, point de bruits mais des chants d’oiseaux, point d’immeubles mais des rochers surplombant l’océan. Après ce séjour édénique, cap sur Guernesey.

Nul besoin de voyage au bout du monde pour découvrir les ardeurs océaniques et connaître le sentiment de l’exil. En visitant la demeure de Victor Hugo, Hauteville House, avec sa grande baie ouverte sur le large, son mobilier gothique aux décorations extravagantes conçues par l’écrivain, on imagine aisément l’état d’âme du proscrit. Il dessinait des œuvres sombres, des lavis où s’exhalait l’humeur noire du fugitif, lugubres châteaux, marines tourmentées. Mélancolie. Ce jour-là, j’ai commencé à aimer le poète officiel alourdi par le poids des honneurs, statufié en quelque sorte. Il redevenait un homme, traqué et menacé, qui s’exprimait en hâte, dans la fièvre et l’angoisse d’un futur incertain, face à la Manche, à ses vagues, ses marées, ses orages, ses tempêtes. Un étranger en attente du retour au pays natal.

M-N.H

"Où se perd mon âme, la nuit ?"

Pascal Quignard, *Larmes*

Soir

Proches étaient les arbres
d'un ciel fardé à outrance
les grands prés d'automne
parmi les maïs déjà chauves

Et les allées aimées
soudain étrangères
quand il insistait
quand il exigeait
était comme une folle
le vent

L'heure effaçait nos pas
nous dépouillant de nous-mêmes

À nous étreindre
la tenaille du soir
à nous perdre
immolant les derniers éclats
le claquement des portes
le sillon sous le pas
posé juste

et la lune naissante
qui gardait silence
ses marées soulevées
ses gouffres tourmentés
retrouvés

Ne pas penser
il est trop tard
ne pas fermer les yeux
revenir à la fleur enlevée
au matin
sans emphase
aux frissons ineffables
sous les doigts

Quel bonheur alors
le cœur qu'on laisse battre
le nom qu'avec délices
le grelot d'un appel
berce d'oubli

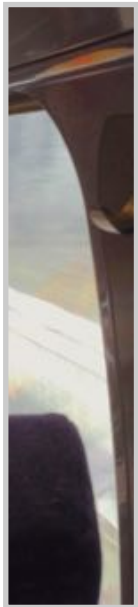
Le cœur ira sans doute
à son orage blessé
et la rumeur qui monte
entre les nids de paille
des vieux arbres

*M-C.R.
Décembre 2016*

Cycle

*"Chaque flocon, dans la mêlée du monde.
comme frôlement de l'Autre en soi"*

Claude Barrère (*Filigranes* N°94)



J'ai longtemps rêvé d'un texte qui pousserait sa trace à travers les paysages de la mémoire. Qui saurait dire les neiges de janvier vues du train, un monde tout de flocons qu'il y a peu encore, je traversais. Chaque cristal, chaque facette... un signe. Appel de mémoire et quintal de plume. Derrière la fenêtre, je l'avais cru, rêvé, espéré.

Neige 1 - Brumailles (avant)

J'ai jadis connu un chant. Comme toi, mon père, j'ai aimé un cycle. D'une musique ancienne, j'ai chéri la mélancolie. *Ich kann zu meiner Reisen / Nicht wählen mit der Zeit / Muss selbst den Weg mir weisen / In dieser Dunkelheit*⁽¹⁾. Voyage d'hiver : d'une langue d'avant, d'un monde perdu - le nôtre jadis - tant d'échos, l'immobile vertige, boucles sonores sans fin rebouclées au bout du 33 tours, ton deuil creusé à même la platine du salon. Et tes yeux ?

Ce qui pique, ce qui plissait les tiens, n'était en rien la cigarette - suicidaire compagne - mais l'aiguille, sa butée obstinée aux lisières du temps, au bord de nos mémoires, de notre oubli. Oui, à vous parents, à votre effacement, ce matin encore ces mots, leur chant me relient.

Neige 2 - Flocons soudain

Vous voilà enfin, enveloppant le train, flocons de neige à saturer de lumière la campagne. Vous qui sous mes yeux dansez, de tout cela, comme d'une guigne vous vous souciez ! Vous riez, vous vous esclaffez, vous vous cabrez. À m'étourdir, vous vous agitez. De moi-même, de l'ancien vous m'arrachez ! Cristaux qui fendez le temps, ne connaissez ni verre ni acier - nulle limite - sur ma peau vous vous posez. À de nouveaux secrets, à d'autres êtres - à quel enfoui - m'exposez-vous, me reliez-vous ?

*À la pique du froid, premiers frissons, forêts adolescentes
d'amour et d'hiver (années d'apprentissage) ?*

*À la soie glacée de vos mèches, jeunes filles, comme branches
nues (à vous, délicatement m'accrocher) ?*

*À la page blanche réinventée. À son mystère de souffle
chaud et de buée (d'improbables messages, sur les fenêtres,
les doigts gourds, vous imaginant, déjà j'écrivais) ?*

Neige 3 - Êtes-vous seulement ?

Hier encore, signes échevelés, jaillissant, lumineux, en vain je vous attendais, parcourant les rues, longeant les berges du fleuve assoupi. Au droit de portes, aux pieds de fenêtres autrefois espérées, je vous guettais.

Mais vous qui saturez l'espace, quelle est votre substance ? Quelle est votre durée ? Majuscules petites et grandes, *capitales de la douleur*, êtes-vous seulement ?

Neiges 4 - Noeuds (ici)

du train à la campagne environnante
le discontinu, votre secret
du wagon cocon au tout-monde
de l'arbre à la forêt,
l'intervalle, votre régime.
d'un être à l'autre
ce qui fait manque, fait nœud.



Neiges encore (plus tard)

quand au bout du voyage Ô ton ultime visage
quand nos bras de l'un vers l'autre tournés
quand perdues dans le blanc, nos mains
quand tous les noms entre nous
quand tous les mots
quand échappés

toi, disséminée
égarée dans le blanc
depuis quelques temps

déjà

M.N.

(1) "Je n'ai, pour mon voyage / plus le choix du moment. / Ma voie, seul me faut la tracer / dans cette obscurité."
Schubert, *Winterreise* (sur des textes du poète Wilhelm Müller).

Partir, être sans être, laisser le destin s'ouvrir à nous,
à la recherche d'autres horizons d'autres vérités.
Le mariage subtil de ce qui nous paraît tellement
évident et pourtant qui peut s'effacer d'un coup de
gomme usée. Ainsi l'art ne se définit pas, il se crée
dans le flot d'une cascade. Vert, bleu, jaune, toute la
diversité des caractères des émotions, d'un premier
jet à peine maîtrisé. Coup d'épée, coup d'aimé pour
mieux nous évader par tous les côtés d'un tableau
inachevé.

R.B

Ne sais d'où s'en viennent

Je ne savais pas trop quoi faire de cela
Des mots lancés comme petits cailloux
Sur mon sentier sinueux

Je ne sais toujours pas
J'avance mais plus souvent recule

J'aurais voulu savoir
Marcher plus loin
Traverser les frontières obsolètes
Où tant de mondes particuliers
S'enferment et se perdent

Mes mots se sont faits voiles
Pour un appareillage immédiat
À l'instant où ils viennent
Sous les doigts et aux lèvres
Qui les articulent en sourdine

J'ai vécu sur des îles
Pliées sous les tempêtes
De l'une à l'autre elles buvaient
À même les marées
L'histoire semée des hommes perdus
Des naufrages sans bruit

Un enfant endormi sur la plage
Un autre passé de vie à trépas
Toujours cette absence entre les lignes
Jamais assez lues en nos crépuscules sanglants

X.L.

Manosque, 8 janvier 2017

5^{ème} partie
vers le
large...

S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 € (20 € étudiants, chômeurs)
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.



Commander d'anciens numéros

"Vers la surface" (N°94)
"Table des matières" (N°93)
"Coûte que coûte" (N°92)
"Écriture domaine public" (N°91)
"Hors de prix" (N°90)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

"Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos (1984-2012) : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les détails des trois numéros de la saison 2017-18
"Autour du mythe" sont à découvrir sur
www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur...
http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N°95 "L'échappée belle" - Mars 2017
Directeur de la publication : Michel NEUMAYER
Odette NEUMAYER (Fondatrice † 2013)
Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 -
1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Dépôt légal

Dépôt chez l'imprimeur le 29 mars 2017
Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE.
DÉPOT LÉGAL 1^{er} trimestre 2017

Le site de la revue :

www.ecriture-partagee.com
[om.neumayer\(arobase\)libertysurf.fr](mailto:om.neumayer(arobase)libertysurf.fr)